

**La Box Galerie expose deux séries de la photographe mexicaine, fille de l'écrivain Salvador Elizondo. Une beauté fragmentée qui se donne à voir en 71 tirages noir et blanc**



Songe d'oubli, 18 x 18 cm, 450 euros. Tout en bas, un élément de la série Los pasos de la memoria, 40 x 40 cm, 1.150 euros. © DR

Ce sont des images fugaces, troubles et obsédantes que montre la Box Galerie en ce début d'année. De petites photographies carrées organisées en une constellation organique qui se déploie le long des cimaises de l'espace qu'occupe désormais Alain d'Hooghe, à deux pas de l'avenue Louise et de la place Flagey. Des images qui ne disent rien et qui racontent tout de ces rêves qu'on oublie aussitôt réveillés. « Je voulais depuis longtemps essayer de parler du rêve. Peut-être parce que j'ai une difficulté fondamentale à raconter les miens. La narration de ma vie nocturne m'a toujours échappé. Je ne réussis à conserver de mes rêves que quelques bribes, images en effet disparates qui se montrent sans ordre ni fil. C'est toujours une narration parsemée de trous noirs, de perte de mémoire. C'est un songe d'oubli. Et puis, j'ai retrouvé ce texte de mon père. Une sorte de magie s'est produite. Quelque part, j'avais la permission d'être au milieu de ce tourbillon d'images décousues par l'oubli, et de dire que c'est un tourbillon insensé, et que cela aussi fait sens », raconte la photographe mexicaine Pía Elizondo, de passage à Bruxelles à l'occasion du vernissage.

#### AVANT-GARDES

Ce texte de son père n'est pas anodin : Pía est la fille de l'écrivain Salvador Elizondo et, à ce titre, elle est très tôt confrontée aux avant-gardes artistiques et littéraires. Jeune fille, dans la maison familiale, elle croise Juan Rulfo, Octavio Paz, Carlos Fuentes. Des fréquentations qui ne peuvent que marquer un destin. « J'étais baignée dans ce milieu intellectuel et, après une scolarité en français, j'ai commencé ma carrière comme danseuse. Puis j'ai arrêté pour avoir des enfants

## Les rêves de Pía Elizondo



et j'ai étudié la philosophie. Mais c'est vers la photographie que je me suis tournée depuis très longtemps, quand j'habitais encore au Mexique, bien avant de m'installer à Paris. »

Comment narrer l'inénarrable ? Comment substituer des images extraites du quotidien à ces images mentales qui peuplent les rêves ? Il n'existe ni formule ni recette pour cette improbable transcription de ce qui n'existe que dans une autre conscience. Pour dire l'indicible, l'artiste n'a d'autre choix que celui de se fier à son « œil intérieur », cet instinct qui lui dictera où, quand et vers quoi déclencher. Et de troquer les appareils conventionnels pour le smartphone : en ré-

sultent de somptueux tirages mats en noir et blanc qui laissent incrédules. Que ce soit dans « Songe d'oubli » ou dans « Los pasos de la memoria », les deux séries présentées ici, l'étrange surgit du quotidien, tantôt inquiétant, tantôt paisible. « Les ombres figurent des créatures mythiques, la nuit est hantée, les corps s'oublent, les lits défaits gardent des souvenirs secrets, un papillon surgit d'on ne sait où, un sein se mue en fleur – ou inversement », raconte Alain D'Hooghe. L'exposition invite à une déambulation sans début ni fin, au gré de l'imagination de chacun, les images se répondant et racontant autant d'histoires que celles que les lecteurs voudront bien inventer.

« Je rêve que j'écris ce récit, déclare Salvador Elizondo. Les images se succèdent et virevoltent autour de moi en un tourbillon vertigineux. Je me vois en train d'écrire sur le cahier comme enfermé dans une parenthèse à l'intérieur du rêve, dans l'œil d'un cyclone de silhouettes qui me sont à la fois familières et inconnues, qui émergent du brouillard, se manifestent un instant, circulent, parlent, gesticulent, puis se tiennent coites telles des photographies, avant de se perdre dans l'abîme de la nuit, écrasées sous l'avalanche de l'oubli, et d'être englouties dans l'inquiétante quiétude des eaux du lac. Dans ce lointain brumeux de l'oubli tout est écrit, et les êtres et les choses semblent enveloppés de la lenteur de ce qu'on commence à peine à se rappeler, de ce qui vient de s'éveiller à la vie renouvelée du souvenir. Sur la page du cahier où j'écris, le rêve projette, diffuse et imprécises, les images qui conservent encore la torpeur et la laxité de leur propre songe d'oubli. »

Sa fille lui répond en faisant de la photographie un état second, une fugitive hallucination nourrie d'une culture qui trouve l'essentiel de ses sources dans le réalisme magique, cette version latino-américaine – si ce n'est essentiellement mexicaine – du surréalisme.

ALIÉNOR DEBROCCQ

► Pía Elizondo. El ojo interior », jusqu'au 11 mars, du mercredi au samedi de 12 à 18 heures, Box Galerie, 102 chaussée de Vleurgat, 1050 Bruxelles, 02-537.95.55, [www.boxgalerie.com](http://www.boxgalerie.com)